

Le maoïste, Rouge mystique

« La barricade ferme la rue mais ouvre la voie »
(slogan tagué le 3 mai 68 sur les murs de Censier)

De toutes les « incarnations » du maoïsme dans le monde jusqu'à nos jours avec l'inénarrable fou Kim Jung-Un, je retiendrai plus particulièrement, pour illustrer mon propos déstabilisant, l'expérience péruvienne des années 80-90. J'ai nommé le *Sendero luminoso*.

Pourquoi nous délocaliser dans l'Altiplano ? Où ? Dans les Andes, au Pérou. Question dépaysement, l'écart géographique n'était pas moindre à l'époque où, en mai 68, une partie de la jeunesse française rêvait chinois, non ? On pouvait lire alors sur les murs de Paris toutes sortes de slogans maoïstes, pimentés par des pensées du « Grand Timonier ». La Révolution culturelle s'invitait en France ! Accordez-moi sur ce point le choix d'une autre topographie dans l'expression de l'utopie. Atrocement, Mao n'a pas sévi qu'en Chine, même si Xi joue la carte de l'amnésie :

« La Chine a connu ces dernières années de prodigieuses transformations. Elle est en passe de devenir une super-puissance – sinon la super-puissance. Dans ce cas, elle sera – chose inouïe – une super-puissance *amnésique* : [...] interdiction absolue de faire l'histoire du maoïsme en action. [Les] quarante années de tragédies historiques (1949-1989) ont été englouties dans un "trou de mémoire" orwellien. [...] Quelle sorte d'avenir peut-on bâtir sur l'ignorance obligatoire du passé récent ? »¹

Que nous soyons une année du rat ou du chien, cela ne change rien à l'amnésie totalitaire « sino-céphale » ! Nous ne céderons cependant pas à la tentation du refoulement.

Sur les pas de Mao, les pistes à explorer sont malheureusement nombreuses. Ainsi, plutôt que de me concentrer sur le *Sendero luminoso*, j'aurais pu examiner le maoïsme des Khmers rouges et les sacs plastiques gonflés de crânes de leurs charniers. Une de mes tantes est cambodgienne et a pu fuir à temps la folie de Pol Pot. Mais elle n'en parlait... jamais. Éludant la question, souvent avancée par mon père, elle lui opposait un silence rempli d'une colère sourde, qui disait, avec la violence d'un déni ouvertement refoulé : « Tu sais ce qu'ils ont fait, tu le sais... alors, tais-toi ! » Curieuse condamnation, pensai-je alors gamin et troublé par la cruauté horrifiée d'un jugement hors de lui. Ce que m'apprit mon père, c'est que ma tante était d'un haut lignage Khmer, et que Pol Pot aussi, et que la question raciale pesa lourdement dans l'organisation de certains massacres : « Le corollaire de cette politique était raciste : les minorités du Cambodge, vietnamienne comme sino-khmère étaient des suspects avérés : les Cambodgiens de "souche" khmère, au sens ethnique du terme, étaient considérés comme l'*über-peuple* »². Ma tante avait donc, comme le personnage du *Procès* de Kafka, honte ; honte d'appartenir au même peuple que les bourreaux ! Et si l'on pousse le vice plus loin, n'ayant été ni directement victime ni indirectement bourreau, il lui restait cependant à affronter continuellement ce doute horrible de savoir dans lequel de ces deux camps elle aurait pu basculer si elle avait dû rester sur place. Abyssale question...

François Bizot, qui fut en 1971 otage des Khmers rouges, quatre ans avant que ceux-ci ne s'emparent de Phnom Penh et du pouvoir, nous rappelle que la définition du mal déborde du cadre

1 Simon Leys, « Relire l'histoire de la Révolution culturelle », in *les Habits neufs du Président Mao*, réed. de 2009 chez Ivrea.

2 Bruno Philip, « La folle synthèse Mao-bouddhiste des Khmers rouges », in *Le Monde*, 16/08/2014.

de la simple culpabilité devant les tribunaux :

« Cessons de pointer les autres du doigt pour dénoncer un mal dont seuls les hommes sont finalement capables. Cessons d'en réduire le danger aux seuls coupables que la justice saisit en nous disant, pour rassurer chacun, qu'ils ne nous ressemblent pas... »³

Le premier coupable serait l'inhumanité de l'homme. Pousserons-nous le malaise jusqu'à suggérer qu'il n'y a pas de victimes innocentes ? Ce serait rendre un service inestimable aux bourreaux... Disons, pour le moment, que la question du mal ne saurait être évacuée sans causer encore plus de mal.

Vous ne voulez pas évacuer la question. Je la tiens aussi pour primordiale.

Pour étudier cette monstruosité, prenons un cas pathologique, édifiant, et empruntons ce chemin qui se perd dans la selve péruvienne : j'ai nommé le Sentier lumineux...

La formule du « Sentier lumineux » me frappa, la première fois que j'en entendis l'association des termes fascinants... Cette « fascination », si elle n'avait été qu'une simple répulsion, eût été excusable. Elle n'en demeure pas moins pour moi une diabolique invitation à suivre et remonter la piste du mal que l'homme fait à l'homme... Sur ce terrain ambigu, moi aussi, comme jadis les jeunes « mao » de la Rive gauche, je m'avançais. Et j'estime, à ce stade, ne pas être moins coupable qu'eux d'avoir ressenti un effroi spirituel au contact de LA chose...

Mais de quoi s'agit-il ?

Écoutons, pour commencer, la confession d'un ex-maoïste célèbre, Benny Lévy, qui fut secrétaire et exécuteur testamentaire de Sartre. Voilà ce qu'il avoue du cœur profond de son ancien engagement :

« Je me suis engagé dans la politique comme l'on s'engage dans l'absolu. Je commence par les trente-six tomes de Lénine à L'École normale supérieure, et donc par cette phrase de Lénine : "la théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie". La seule chose qui m'intéressait, au fond, c'était la toute-puissance, la toute-puissance de l'absolu ! Lorsque j'étais totalement athée, totalement révolutionnaire, totalement matérialiste, la seule chose qui m'intéressait, c'était l'absolu ! Et un révolutionnaire athée, qui penserait ne pas avoir de rapport avec l'absolu, est quelqu'un qui est tout juste trotskiste, c'est-à-dire prêt pour les responsabilités gouvernementales aujourd'hui – c'est tout ! On ne peut pas avoir connu cette période, sa positivité, son ardeur, si on ne comprend pas qu'on avait un rapport à l'absolu ! »⁴

Et cela se concrétisa par un appel, par la réponse à un appel, celui du Grand Timonier !

« Oui, ce maoïsme imaginaire, comme tu dis, c'est-à-dire qui n'a sans doute que de très loin à voir avec ce qu'a été l'effectivité de la tyrannie en Chine, c'est le maoïsme de la "Décision en seize points". Je me souviens encore comment je lisais en 1966 (on était en Bretagne sur la plage) la décision qui a déclenché la lutte contre le Quartier-Général qui est le début de la Révolution culturelle, et qui venait de nous parvenir. Cette "décision" est un texte saisissant – saisissant, parce que Mao Tsé Toung nous disait : il y a possibilité de s'attaquer au concept du "moi". Alors, évidemment, il faudrait avoir un petit peu l'ascèse qui consiste à oublier les images d'Angkor au Cambodge, ce que l'on sait des camps en Chine, etc., pour revenir à la *fraîcheur*, si j'ose dire, de notre errance, ou de mon errance, peu importe. Il y a une fraîcheur là-dedans, c'est tout simplement

3 François Bizot, in *Le Figaro* du 16/04/2015.

4 Benny Levy, in *Le Livre et les livres. Entretien sur la laïcité* avec Alain Finkelkraut, éd. Verdier, 2006.

que j'entendais quelque chose [je souligne] qui résonnait très, très fort en moi. Cette manière de casser la culture environnante pour essayer de faire apparaître "le plus profond de l'homme" – expression de Mao Tsé Toung dans la "Décision en seize points" – est quelque chose de tout à fait étourdissant. Si on laisse de côté le flash-back et que l'on en vient à une proposition rationnelle sur ces résonances que j'entendais alors, je dirais : quelque part cette radicalité a dû, *intellectuellement* – je ne parle pas du fond de mon être, mais *intellectuellement*, dans les formulations intellectuelles – m'aider à m'approcher de la figure vraie du casseur d'idoles, j'ai nommé Abraham. »⁵

Avant sa mort, Benny Lévy est revenu au judaïsme (j'écris volontiers « revenu » plutôt que « converti »), renouant avec un « nouveau » millénarisme, le sionisme, qui est attente politique d'une Royauté divine en exercice SUR terre. Il a ainsi toujours suivi le même chemin, celui d'une issue politique terrestre aux désastres terrestres. Et après avoir un temps suivi MAO, il a redécouvert YHWH. Selon le judaïsme, il ne peut y avoir de transcendance victorieuse sans victoire messianique (terrestre). Le marxisme se nourrissait de cette espérance-là, même privée de Dieu. Le marxisme fut un messianisme, un messianisme athée certes, mais un messianisme quand même. Et c'est par cette entrée messianique inscrite au sein même de sa dialectique qu'il s'est accaparé les âmes et leur volonté de changer le monde.

« Gorki avait invité Lénine en 1908 à Capri pour prendre part à des discussions philosophiques avec un petit groupe d'intellectuels bolcheviks, dont il partageait les thèses, les *Otzovistes*. [...] *Politiquement* les Otzovistes étaient gauchistes, pour des mesures radicales : retrait (*otzovat'*) des représentants de la Douma, rejet de toutes formes d'action légales, passage immédiat à l'action violente. Mais ces proclamations gauchistes recouvraient des positions *théoriques* de droite. Les Otzovistes s'étaient entichés d'une philosophie à la mode, ou d'une mode philosophique, l'"empiriocriticisme" [...]. Les Otzovistes étaient donc empiriocriticistes, mais comme ils étaient marxistes, (étant bolcheviks), ils disaient que le marxisme devait se débarrasser de cette métaphysique précritique qu'était le "matérialisme dialectique", et qu'il devait, pour devenir le marxisme du XXe siècle, se donner enfin la philosophie qui lui avait toujours manqué [...]. Certains des bolcheviks de ce groupe voulaient même intégrer au marxisme les valeurs humaines "authentiques" de la religion, et ils s'intitulaient à cette fin les "Constructeurs de Dieu ". Mais laissons cela. »⁶

Non, non, non, au contraire, Monsieur Althusser, ne laissons pas échapper un si bel aveu aussitôt refoulé, et examinons par le menu (détail) cette prétention si... énorme qu'elle échappe à peine évoquée à la raison, ou si énorme qu'elle demeure cachée comme la montagne dans un paysage trop parfait de carte postale, c'est-à-dire sans véritable relief ni escalade possible de la proposition de sa façade, pourtant visible. Vous même, Louis Althusser, êtes demeuré un temps à la foi(s) catholique et marxiste, puis, par un reniement qui est plutôt un basculement, vous avez rejoint selon votre expression « le camp où il y avait le plus d'espérance »...

Louis Althusser, professeur de philosophie à l'École normale de la rue d'Ulm dans ces années de fièvre rouge, eut comme élève Benny Lévy, à qui il devait transmettre cette ivresse des sommets inaccessibles de l'Absolu révolutionnaire. En Amérique Latine, et particulièrement dans les Andes, c'est par les textes transposés d'Althusser que parvint le marxisme...

« On peut dire, au risque de sembler hyperbolique, qu'en Amérique Latine, après 1970, il n'était pas possible de penser Marx d'une manière pré-althussérienne, et de faire une lecture de son œuvre sans tenir compte de l'optique du « maître à penser ». [...] Au Mexique, comme dans la plupart des universités des métropoles comme Buenos Aires, Santiago, Sao Paulo, Rio, Lima, etc., Althusser a

5 *Ibid.*

6 Louis Althusser, *Lénine et la philosophie*, éd. Maspero, coll. « Théorie » 1968.

été étudié et enseigné de 1969 jusqu'à 1981 avec un trait commun dans tous les cas : la véhémence des discussions. [...] Qu'y avait-il donc pour enflammer tant de cœurs, subjuguier les esprits et "prendre aux tripes" ? Difficile à dire. [...] Toujours est-il que, comme le soulignait Mariflor Aguilar, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université nationale autonome du Mexique (UNAM), "beaucoup d'entre nous avons accédé au marxisme via Althusser ; [et] ceux, qui comme nous, subissaient l'attrance de ses arguments avaient à se mesurer avec eux, d'autant plus durement qu'il y avait une sorte de passion dans sa manière d'affirmer des thèses aussi abstraites que celle de la coupure épistémologique ou de l'imaginaire de l'idéologie." »⁷

Abimael Guzmán, comme fondateur du Sentier lumineux, en fera, d'abord étudiant, puis ensuite lui-même enseignant, la lecture depuis la chaire de philosophie de l'université d'Ayacucho... Ayacucho ? C'est ce trou perdu et déshérité de l'Altiplano péruvien dont le nom signifie en indien quechua : « le coin des morts »... Tout un programme : celui d'un cycle universitaire qui prendra dans les années 80 le chemin de la lutte armée, du terrorisme, et finalement du narcotrafic.

Mais n'allons pas trop vite en besogne. Althusser n'a pas encore étranglé sa femme, farouche militante communiste, dont il recouvrira le corps encore chaud d'un drap rouge déchiré (tout un symbole), n'a pas encore essaimé son marxisme libéré de la tutelle du PC dans les Andes, mais professe, confesse déjà sa foi en « un chemin qui ne mène nulle part » :

« La vraie question n'est pas de savoir si Marx, Engels et Lénine sont ou non de vrais philosophes, si leurs énoncés philosophiques sont formellement irréprochables, s'ils disent ou non des sottises, [...] la vraie question porte justement sur cette pratique traditionnelle, que Lénine remet en cause en proposant une *tout autre* pratique de la philosophie. Cette autre pratique de la philosophie porte en elle quelque chose comme la promesse ou l'esquisse d'une *connaissance objective* du mode d'être de la philosophie. Une connaissance de la philosophie comme *Holzweg der Holzwege* [trad. : "le chemin des chemins qui ne mènent nulle part"]. »⁸

Mais le Sentier lumineux n'a pas encore fait, alors qu'Althusser s'exprime en ces termes dans les années 60, l'expérience de cette impasse... Il faudra attendre les années 80 pour que se déploie dans les Andes cette aventure althussérienne déconcertante. Le *Sendero* a-t-il été un *Holzweg* philosophique ? Dès le départ le chemin ne menait nulle part... à moins que le sentier n'ait été ouvert que par le sacrifice sanglant de l'expérience pour elle-même ? Le sang est versé... pour lui seul.

Or, c'est belle et bien cette barbarie de l'expérience nouvelle et radicale que revendique le philosophe Althusser sous le haut patronage de Lénine, puis sous l'influence de la Révolution culturelle avec la figure légendaire de Mao, ouvrant une ère de la praxis qui est d'abord table rase du passé :

« C'est en ce sens que Lénine répond, et il est le premier à le faire, car nul, même Engels, ne l'a fait avant lui, à la prophétie [je souligne] de la XI^e Thèse sur Feuerbach proclamant : "les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le transformer". Lénine a répondu lui-même par le "style" de sa pratique philosophique. Pratique sauvage au sens où Freud parle d'une analyse sauvage, qui ne fournit pas les titres théoriques de ses opérations [...]. Pratique sauvage tant qu'on voudra, mais qu'est-ce qui n'a pas commencé par être sauvage ? »⁹

Cependant, et ne nous y trompons pas, cette pratique de l'éradication du passé et de ses traditions ne

7 Fernanda Navarro, « Louis Althusser : la réception en Amérique Latine », in *Magazine littéraire*, n°302, nov. 1992. Ndl : Fernanda Navarro a été directrice du département de philosophie de l'université de Michoacan au Mexique et a publié un livre d'entretiens avec Louis Althusser : *Filosofía y Marxismo*, éd. Siglo XXI, 1988.

8 Louis Althusser, *Lénine et la philosophie*.

9 *Ibid.*

s'accomplit pas sans arrière fond religieux, ne s'actualise pas sans passer par ce qu'il y a de plus bassement superstitieux dans les pratiques sanglantes des religions. L'action révolutionnaire n'est pas accomplie sans recouper une atroce dimension religieuse : la victime est immolée pour ouvrir un passage à travers la selve. Il s'agit alors d'initier une magie opérative, à partir de laquelle la jungle péruvienne est alors investie, et toutes les communautés villageoises atteintes, infestées les unes après les autres, jusques à celles perchées sur les plus hautes cimes :

« "Savez-vous que les sacrifices humains existent encore dans la sierra ?" Plaisantaient-ils ? Je demandai : "Comment cela ?" Et eux de me répondre : "Oui, oui, tenez, nous avons découvert qu'à l'occasion de l'ouverture d'un chemin dans une communauté, il y avait eu une mort très suspecte, qui avait mis mal à l'aise les gens et les avaient fait répandre des bruits." L'un des deux historiens qui parlait quechua, avait donc une meilleure communication avec les paysans et, soudain, dans ce qu'il entendit, surgit l'idée que, sans aucun doute, cette défunte personne a été sacrifiée à Apu. Apu est le dieu d'une montagne dans la très ancienne tradition andine. Apparemment, à ce que me dirent les historiens, la coutume, dans le Pérou précolombien, voulait que l'on sacrifiât une personne avant d'ouvrir un chemin, ce geste étant interprété comme une agression contre la nature. »¹⁰

Oui, l'ouverture du Sentier est une agression contre la nature, contre la nature humaine, contre la nature humaine de l'homme... Très curieusement, la suite de l'article de Vargas Llosa sur *Apu* fait mention des atrocités du *Sendero luminoso* ! L'auteur péruvien et prix Nobel de littérature en trace le lien, relevé quasi inconsciemment. Puis il revient, dans ce contexte de folie terroriste, sur le fond de superstitions des indiens, qui croient revenu le temps des antiques vampires :

« De 1987 à 1990, poussé par diverses circonstances, je suis passé du statut d'écrivain qui parle, écrit, polémique à l'occasion sur la politique, à celui d'écrivain qui fait de la politique – de la politique professionnelle. Pendant cette longue campagne électorale de trois ans¹¹, j'ai dû beaucoup voyager dans le Pérou, le parcourir en tout sens, et naturellement, j'ai beaucoup appris. Surtout dans la région centrale des Andes – où je fis la découverte douloureuse d'une des zones les plus affectées par la crise économique et la violence politique. Je la connaissais jusqu'alors superficiellement, mais en visitant les départements d'Ayacucho, de Huancavélica, d'Apurímac et de Junín, je pouvais vraiment toucher du doigt la décadence, l'appauvrissement, la sauvagerie de la vie péruvienne sous l'effet de la crise et du terrorisme. Les paysans qui n'avaient pas fui étaient réduits à une économie de subsistance et à un statut d'infra-humanité. Certains phénomènes apparurent comme cette mobilisation populaire, un jour, à Ayacucho, ville importante et capitale de département, consécutive à une invasion de pishtacos. Le pishtaco est un personnage mythologique, d'origine précolombienne selon les uns, coloniale selon les autres. On appelle "pishtaco" un étranger, un homme venu d'ailleurs et qui cherche à égorger les gens pour en retirer la graisse. C'est une vieille tradition qui hante les légendes, les mythes traditionnels. Je pensais qu'elle appartenait au passé, mais quand j'ai appris qu'il y avait une mobilisation dans les quartiers d'Ayacucho, avec des rondes d'habitants pour se protéger contre l'invasion des pishtacos, j'ai réellement cru rêver. C'était, il est vrai, une époque où, pour bon nombre de Péruviens, la vie était devenue proprement incompréhensible ; aussi se réfugiaient-ils dans l'irrationalité et la déraison pour appréhender cette réalité sauvage. »¹²

Lorsqu'Abimael Guzmán sera arrêté, le public, incrédule, le découvrira avec une grande barbe à la Karl Marx, d'épaisses lunettes noires et, surtout, très, très gros ! Effarés, les indiens pouvaient bien comprendre, en images, où était passée la « graisse » des victimes ! Abimael menait SA guerre depuis une luxueuse villa située dans la capitale, tandis que ses sbires idolâtres écumaient les

10 Mario Vargas Llosa, article « Apu », in *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine*, 2005.

11 Élection qui consacrera la victoire de son rival, Fujimori, à la présidence du pays.

12 *Ibid.*

campagnes, ignorant tout autant que les paysans terrorisés son visage, son embonpoint, sa retraite citadine, sa vie cossue et festive entourée de jolies femmes. Le mythe du fondateur du Sentier s'écroula le jour où on le vit tel qu'il était : grotesque. Son aura fondit aussitôt et son mouvement s'effondra dans la foulée. Mais que s'imaginait-on de lui ? L'horreur qu'inspirait son spectre était son arme, sa présence invisible lui conférant une puissance quasi magique, divine :

« *"Pour beaucoup, 'Abimael' représentait le savoir, se souvient Carlos Tapia, spécialiste du Sentier lumineux : les membres du parti le considéraient comme un guide, un dieu."* [...] Alors que les forces de police le croyait caché dans les Andes ou dans la partie amazonienne du pays, Abimael n'aurait jamais quitté Lima. L'ennemi numéro un de l'État aurait même été intercepté par la police à deux reprises, sans éveiller les soupçons. *"La plupart de ses militants ne l'avaient jamais vu, souligne Benedicto Jimenez, l'un des policiers à l'origine de sa capture. Il avait créé un mythe."* Découvert de manière presque fortuite, le "Président Gonzalo"¹³ est finalement arrêté le 12 septembre 1992. Son arrestation précipite la chute de l'organisation. [...] *"Or sans Abimael, il n'y a pas de Sentier lumineux, confirme Carlos Tapia : sinon, comment expliquer que, depuis son arrestation, le mouvement soit en voie de disparition ?" »*¹⁴

C'est que l'absolu était d'un coup devenu minable ; que la transcendance a été ramenée dans la chair à un tas de graisse flagorneuse repoussante. L'horreur qui soutenait le Sentier régnait sur les esprits grâce à une image absente de toute représentation humaine. Althusser, en précurseur hypocrite, avait bien compris le danger d'être vu en photo ; cette visibilité nuisant immédiatement au mystère entretenu et violemment défendu :

« Jamais jusqu'en 1976 [le] lecteur de Louis Althusser n'aura pu mettre un visage sur son nom : rien en première ou en quatrième de couverture ; rien en rabat ; pas la moindre photo ou esquisse. [...] L'absence de colère de Louis Althusser est légendaire : [...] Cette absence de réaction immédiate peut même inquiéter tant on sent la volonté de ne pas céder à l'ivresse de la colère. Une fois pourtant Louis Althusser s'est mis très en colère. Saül Karsz, philosophe argentin réfugié en France, avait terminé son gros livre *Théorie et politique : Louis Althusser*. Le philosophe l'avait vu souvent et aidé dans son travail. Aussi trouva-t-il tout naturel de lui demander un soir de choisir une photographie de lui pour la couverture de l'ouvrage. Cette requête anodine, pensait-il, déclencha une explosion de fureur chez son interlocuteur. Et cette réponse ciselée, digne de figurer dans des fragments futurs de vies de philosophes : "Prends n'importe quelle photo de paysans des Hauts Plateaux boliviens qui fera l'affaire !" La réponse, conforme à l'image du théoricien révolutionnaire, était taillée sur mesure pour un réfugié d'Amérique Latine en ces années de guérilla. [...] Laissons donc les photos d'album dans les greniers encore fermés, et demandons-nous simplement si cet auteur sans visage, ou qui s'est voulu tel tant qu'il a pu contrôler la couverture de ses ouvrages, s'est borné à signer sa pensée du triple sceau de sa fonction de professeur, de son institution et de son appartenance politique au Parti Communiste effaçant les traces derrière lui ? »¹⁵

Le flasque Abimael se couvrait, lui aussi, du masque de l'idéalité... L'Image (tout entière) ne tenait que par et dans l'Absolu de la Cause révolutionnaire. L'intégrité de l'une dépendait de la pureté de l'autre. Mais une fois résumée à nos viles contingences, l'image subit le contre-coup du symptôme de Rashōmon :

« La lumière venant de la galerie éclairait faiblement sa joue droite, la joue où, dans une broussaille de favoris courts, poussait un bourgeon rouge et purulent. [...] Mais ayant monté deux ou trois marches, il lui sembla qu'il y avait là une lumière tenue par quelqu'un et qui bougeait. Son soupçon

13 titre que Guzmán s'est octroyé en référence à celui du Président Mao.

14 Propos recueillis par Chrystelle Barbier, correspondante à Lima pour *Le Monde*, 16/10/2006.

15 Yann Moulinier Boutang, « Le blason de Ravenne », in *Magazine littéraire*, nov. 1992.

venait de ce qu'une lueur trouble et jaune se reflétait, vacillante, et se déplaçait sur le plafond aux coins duquel pendaient des toiles d'araignées. Ce n'était certes pas un être normal qui, par cette nuit de pluie, tenait une lumière dans la galerie de la Porte de Rashō. L'homme, étouffant le bruit de ses pas comme un gecko, se hissa jusqu'à la dernière marche de l'échelle raide. Et le corps aplati, le cou allongé autant que possible, il scruta, presque transi de frayeur, l'intérieur de la galerie. Ainsi qu'il l'avait entendu dire, les cadavres négligemment jetés jonchaient le sol. Mais, le champ de la lumière étant plus étroit que ce qu'il avait imaginé, il n'arriva pas à en préciser le nombre. Il pouvait seulement distinguer, sous la faible lumière, des corps nus et d'autres encore vêtus. Il y avait des hommes et des femmes, semblait-il. Tous ces cadavres, sans exception, gisaient sur le plancher, à la manière de poupées de terre, bouches bées, bras allongés. Qui y reconnaîtrait des êtres vivants d'hier ! Certaines parties proéminentes de ces corps, comme les épaules ou la poitrine, éclairées par de vagues lueurs, rendaient le reste plus sombre encore. Ils étaient ainsi comme figé dans un mutisme implacable. À l'odeur de pourriture, l'homme se boucha instinctivement le nez de sa main qu'il laissa vite retomber. Car une sensation plus forte vint presque abolir son odorat. C'est qu'à cet instant ses yeux venaient de discerner une forme accroupie au milieu des cadavres. C'était une vieille femme vêtue de guenilles rousses, aux cheveux blancs, décharnée, hâve, à l'aspect simiesque. Une torche de pin à la main droite, elle se penchait, comme pour l'examiner, sur la tête d'un cadavre à la longue chevelure, ce qui laissait supposer que c'était celui d'une femme. Pétrifié par une peur mêlée de curiosité, l'homme eut le souffle coupé quelques instants. [...] Bientôt, la vieille femme planta la torche entre les planches de la galerie et, posant ses mains sur la tête du cadavre qu'elle venait de contempler, se mit à retirer un à un, à la manière d'une guenon épouillant ses petits, les longs cheveux qui, avec le mouvement de ses mains, semblaient s'arracher sans peine. Au fur et à mesure que les cheveux se détachaient, la peur de l'homme cédait la place à une haine envers la vieille femme, haine qui ne cessait de devenir de plus en plus vive dans son cœur. Non, il ne serait pas exact de dire "envers la vieille femme". On devrait plutôt dire qu'une répulsion contre le mal s'empara de lui, et qu'elle s'amplifiait de minute en minute. Si, à cet instant, quelqu'un lui avait de nouveau posé la question qui l'avait préoccupé sous la Porte, à savoir l'alternative entre devenir un voleur et mourir de faim, nul doute que cet homme n'eût choisi sans hésiter la seconde possibilité. Car sa haine contre le mal commençait à s'enflammer comme la torche que la vieille femme avait fichée entre les planches. Cependant il ne comprenait pas pourquoi elle arrachait les cheveux des cadavres. Aussi lui était-il impossible de porter un jugement moral et raisonnable. Toutefois, pour lui, le seul fait d'épiler les cadavres dans la galerie de la Porte Rashō, par une nuit de pluie, constituait une faute impardonnable. Il oubliait, bien entendu, depuis assez longtemps, qu'il avait un instant songé à se faire voleur. D'un bond, l'homme sauta de l'échelle sur le plancher et, la main sur le sabre à poignée nue, s'approcha à grands pas de la vieille femme. [...] Quelques instants, ils s'empoignèrent au milieu des cadavres, sans un mot. Inutile de dire l'issue. L'homme finit par pousser violemment son adversaire sur le plancher en lui tordant le bras, un bras décharné comme une patte de poule.

"Que fais-tu ici ? dis ! Sinon... !"

L'homme mit brusquement son acier blanc sous le nez de la vieille femme écroulée. [...]

"De ces cheveux ! De ces cheveux ! Je voulais en faire une perruque."

La banalité inattendue de cette réponse déçut l'homme. »¹⁶

Observez bien le mécanisme psychologique en jeu. Le contexte, là aussi, est terrible : nous sommes au début de la période Heian (XIe s.), à Kyōto, désolée suite à une succession de tremblements de terre, d'épidémies, d'incendies et de famines. La Porte de Rashō, telle celle de Tiahuanaco près du lac Titicaca, est isolée, énigmatique sans l'enceinte prévue mais jamais construite au sud de la ville. On entasse dans la galerie supérieure de Rashōmon les cadavres des défunts que personne n'a réclamés. L'homme qui a décidé d'aller détrousser les morts devine une lumière étrange et anormale comme si elle était surnaturelle, puis il distingue une forme inquiétante et monstrueuse tapie dans la

lumière d'un fanal (la lumière n'est déjà plus mystérieuse à ce stade), enfin il découvre qu'il ne s'agit que d'une pauvre vieille, et non d'une sorcière ou d'un esprit maléfique (un *pishtaco* ?), qui dépouille les cadavres de leur capillarité pour subvenir à ses besoins en la revendant ensuite à des perruquiers... L'homme passe de l'étrangeté de la lumière à l'étrangeté de la scène qu'elle révèle, puis à la banalité de l'explication qui en découle. Il part du point de vue le plus fort : celui d'un absolu dans la terreur pour, peu à peu, reconnaître la trivialité de l'affaire... se retrouvant dépouillé de son aspiration à une horreur sans nom, qui aurait pu justifier sa qualification comme justicier providentiel. Sous le coup de la banalité de la révélation, il passe de l'appel à la transcendance et au combat contre le mal à la pratique même de ce mal ! Lui même devient un voleur, un détrousseur de cadavres, comme il en avait eu l'intention en entrant dans Rashōmon.

La déception, voilà ce qui a tué le *Sendero*. Abimael n'était plus à la hauteur du mal qu'il avait inspiré. La terreur qu'inspirait son image sans visage, sans explication rationnelle, se transforme instantanément devant les faits bruts et retombe aussitôt démasquée pour ce qu'elle est : une lubie d'homme obèse mégalomane et jouisseur, qui aura exigé durant dix ans de ses troupes toutes les ascèses de la lutte révolutionnaire sans en assumer une seule. Un « gros beau » (et non pas un Boff). Et cette graisse, dont son ignominie mesquine et butée se vêt, n'est même pas celle d'un *pishtaco*. La monstruosité du monstre est simplement... humaine. Et nous en revenons à ce que François Bizot disait des crimes des Khmers rouges.

Est-ce aussi... trivial ? Ne manque-t-il pas à l'explication un rouage, ou tout du moins, pour filer l'atroce métaphore, un peu de graisse de *pishtacos* pour « huiler » impeccablement le mécanisme ? Le phénomène *pishtaco* n'existe-t-il pas dans l'élaboration idéologique ? Le marxisme est-il un simple « terre à terre » de la pensée humaine ? Alors, d'où venait cette exaltation chez Benny Lévy au contact de la pensée maoïste ? D'une simple illusion ? d'un phantasme ? d'une révélation ? D'une révélation...

Abimael est infatué de lui (pléonasme), obèse physiquement (truisme) et entravé intellectuellement dans une lecture idéologique butée inscrite dans sa médiocrité. Son obésité, dirait Karl Marx égrillard, relève de la constipation mentale, de l'occlusion intestinale des idées, de la colique philosophique ! Il faut ici, rappelle le fondateur de l'idéologie qui porte son nom, un « lavement », l'action concrète d'un *pishtaco* pour purger notre bonhomme de la mauvaise graisse de ses folles idées. Regarde, Abimael, Marx se foutait déjà de ta gueule en 1837 ! J'en donne ci-dessous la preuve. Je citerai Karl Marx en espagnol pour des raisons de traduction, que j'exposerai ensuite ; mais écoutons tout de suite le père du marxisme établir la prophétique ordonnance, hilare :

« ¡Greta! ¿Cuántos días hace que no evacúa Bonifacio? ¿No te he ordenado que le hicieras un lavement por lo menos una vez a la semana?, pero ¡veo que de ahora en adelante voy a tener que ocuparme yo mismo de asuntos de esta importancia! ¡Trae aceite, sal, salvado, miel y una lavativa! ¡Pobre Bonifacio! ¡Tus pensamientos y meditaciones te obstruyen desde el momento en que no puedes exteriorizarlos en forma de palabras y de escritos! ¡Oh, admirable víctima de la profundidad de ideas, oh santa obstrucción! »¹⁷

« Ô sainte constipation ! »

Marx, à son tour, nous chiera son *Kapital* ! Tout comme le confessera publiquement Mao, l'idéologie c'est de la merde, et sa pratique une purge pas très jolie à voir... qui ne sent pas la rose :

« Pour en revenir au problème de la responsabilité, xx et xxx ont leur part de responsabilité. Mais le premier responsable, c'est moi... Ce chaos a pris des proportions gigantesques, et j'en porte la

17 Karl Marx, *Escorpión y Félix, novela humorística*, trad. Carlos Manzano, Tusquets Editores, Barcelona, 1971.

responsabilité. C'est quand on a bien chié et bien péti, que le ventre se sent soulagé. » (Mao)¹⁸

Nous voilà bien renseignés sur les intentions de Mao... Nous chier dessus ses gargantuesques fèces jusqu'à nous empuantir l'esprit de ses pantagruéliques mofettes ! Car voilà comment Mao avait pris l'habitude de justifier sa politique de mise en coupes réglées des campagnes et de dislocation des masses paysannes, par la collectivisation, la rééducation, la famine et le déracinement. Il est très étrange que l'exode rural ait été accéléré systématiquement par les mouvements marxistes, comme s'il y avait là une volonté délibérée d'engloutir le monde paysan :

« Et voilà le Sentier lumineux détruisant ponts, centrales électriques, toute forme technique d'agriculture, tout symptôme de modernisation : et les tracteurs de sauter, et les barrages de céder ; voilà les animaux sacrifiés, les fermes expérimentales incendiées, les coopérants étrangers tués. Les victimes furent à 99% d'humbles paysans, sacrifiés par familles entières au cours de cérémonies à caractère pédagogique : ainsi, les tribunaux populaires décrétaient dans les villages des exécutions publiques, non à l'arme à feu, mais à la pierre ou à la hache. On tua même des dizaines ou des centaines de vigognes d'une réserve dans la région andine de Pampa Galeras. Il s'agissait, pour la folie du Sentier lumineux, de détruire pratiquement toute agriculture. »¹⁹

Constatons, avec indignation et colère, que les principales victimes du communisme historique auront majoritairement été les paysans, qu'ils soient péruviens, cambodgiens, chinois ou ukrainiens : à coup de « Grand Bond en avant »²⁰, d'« Holodomor »²¹ ou de « collectivisation des moyens de production agricole », ils font figures, à chaque expérience « concrète » de la praxis, de cible réelle des rêveries des dirigeants marxistes. À tel point que lorsqu'« on demanda un jour à l'historien britannique Eric Hobsbawm quel était, selon lui, l'événement majeur du XXe siècle, il répondit sobrement : "La disparition de la paysannerie." Le Grand bond en avant et sa famine terrifiante furent un épisode majeur de cette guerre impitoyable livrée à la civilisation paysanne au cours du siècle précédent. »²² Et ne croyons pas que la chose ait cessé : « Notre travail est de rendre les gens heureux. C'est pourquoi nous faisons l'impossible pour qu'ils oublient leur identité de paysans », déclare An Tao, secrétaire général du PCC de Xinbei et Danbei, à Patrick Saint-Paul, envoyé spécial à Ordos, ce laboratoire délirant de l'urbanisation chinoise²³.

Et dire que dans le *Petit livre rouge* il était écrit cette phrase apparemment stupide : « les campagnes doivent encercler les villes ». Un demi siècle plus tard, en Chine, les villes ont dévoré les champs !

« Je crois que la destruction de la culture paysanne qui s'est accomplie devant nos yeux apparaîtra aux historiens du futur comme un crime contre l'humanité que nous préférons ignorer mais qui est peut-être non moins grave que les autres crimes dont le XXe siècle a été responsable. »²⁴

Ceci dit, réinscrivons tout cela dans le champ idéologique, que nous aurions pu perdre de vue. Pour en revenir à notre point d'ancrage, à savoir la question de l'identification d'une mystique Rouge au cœur même du projet marxiste, voyons sur la base de quel rejet philosophique la pensée marxiste

18 « Notre échine s'est fortifiée », Intervention à la conférence de Lushan, 23 juillet 1959, cité in *les Trois Années noires*, Mao Zedong, 1959-1962, éditions le Sycomore, 1980.

19 Mario Vargas Llosa, article « Apu », in *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine*, 2005.

20 Réforme volontariste lancée par Mao de 1958 à 1960 pour convertir les campagnes à la production d'acier ! Couplé à des réquisitions permanentes de denrées pour le Parti, le « Grand Bond » aura causé par la famine la mort de plus de 20 millions de paysans.

21 Le mot signifie, en ukrainien, « extermination par la faim » ; nom donné à la famine organisée par Staline, de 1932 à 1933, pour briser la résistance de la paysannerie ukrainienne. Bilan estimé : 5 millions de morts de faim.

22 Luc Richard, « Les fantômes de la famine », in *La Nef*, n°243, décembre 2012.

23 in *Le Figaro* du 03/06/2016.

24 Giorgio Agamben, « Carlo Levi et la peur de la liberté », conférence donnée à l'*Istituto Italiano di Cultura Parigi* le 04/04/2019.

s'est construite. Mais ce rejet, par l'expression volontariste du rejet lui-même comme dépassement, ne rompt cependant pas entièrement avec l'ambivalence de son cadre d'appropriation, construit dans un rapport originel au modèle de l'*idéalisme dialectique* hégélien. L'opposition caractérisée par les marxistes entre l'*idéalisme allemand* (rejeté) et le *matérialisme historique* (affirmé), serait plus floue, plus poreuse qu'ils ne veulent l'admettre.

À côté d'un marxisme de « droite », on pourrait avec le cas d'Abimael être amené à définir un marxisme de « gauche », au sens où il y a eu un hégélianisme de droite et un hégélianisme de gauche, le marxisme étant né de cette dernière réception de la pensée du philosophe d'Iéna. Ce marxisme de gauche serait très fortement imprégné par des tendances « mystiques », à travers lesquelles s'exprimerait chez le militant sa foi en l'apothéose finale du Communisme, univers sociétal idyllique et parfait. C'est, soit dit en passant, méconnaître la nature humaine blessée par le péché originel... Mais alors que Marx déclarait « avoir remis la dialectique hégélienne sur ses pieds », ce qui fait passer Marx pour un penseur matérialiste et un hégélien de gauche, survient avec le maoïsme un nouveau renversement de la dialectique marxiste. Elle n'est plus alors un unique matérialisme athée mais aussi et surtout, de façon englobante, un acte de foi en la science marxiste comme horizon transcendantal, c'est-à-dire comme vérité absolue. Rappelons-nous les propos de Benny Lévy confessant sa quête d'absolu nourrissant son engagement révolutionnaire.

Donc, le marxisme n'est pas une science, ou alors une drôle de science, qui serait à elle-même son dépassement :

« Le courage presque mystique que l'on attribue à l'idéologie rappelle la Force de Luke Skywalker, un outil spirituel et transcendantal qui donne à son utilisateur une force illimitée. Évidemment, un matérialiste ne croit pas aux forces de l'au-delà. Mais, pour Guzmán, le marxisme est "une science, et une idéologie en même temps", c'est-à-dire une vérité transcendante. Ce marxiste-là effectue le même raisonnement qu'un théologien. Il dispose d'arguments rationnels, mais son univers est fondamentalement un acte de foi. La critique du marxisme par Karl Popper est précisément qu'il ne peut pas être scientifique, puisqu'en aucun cas il ne peut être faux. La physique d'Aristote, par exemple, se trouve fautive lorsqu'il faut expliquer le mouvement des planètes. Alors apparaît la théorie de la gravité de Newton, qui pourtant est fautive dans un univers de trous noirs et d'énergie négative, que la théorie de la relativité d'Einstein prend en compte. Ainsi, la science avance en créant de nouvelles théories pour dépasser les insuffisances des précédentes. Au contraire, un marxiste n'admettra jamais l'évidence que sa théorie n'explique pas l'ordre social. De fait, il rejettera comme "bourgeois" tout argument remettant en cause ses directives. Tout comme un catholique voit Dieu dans chaque forme de vie, un marxiste trouve dans chaque fait historique – et même dans les critiques extérieures – la confirmation de ses croyances. Ainsi, épistémologiquement, le marxisme ne fonctionne pas comme une science mais comme une religion, avec sa propre morale, ses écritures sacrées et son paradis promis. »²⁵

Ita missa est !

Damien Saurel
© Hypallage Editions – 2020
www.hypallage.fr

